



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

Pour peu qu'il soit jeune, qu'il jouisse d'une position indépendante, et surtout qu'il soit à marier, un homme trouve à Paris, dans cette saison surtout, mille occasions de plaisirs et de fêtes. Bals brillants où Tolbecque, le grand maître, exécute ses délicieuses symphonies; soirées dansantes où le modeste piano fait les premiers, souvent même les seuls frais; réunions bourgeoises où chacun est venu pour se voir et causer, et où, *par hasard*, se trouve un amateur qui, *par hasard*, a son instrument avec lui, et où filles et garçons venus, encore *par hasard*, en escarpins et bas de soie, improvisent une *sauterie* économique à la plus grande joie de la maîtresse de maison, qui voit tout cela avec une apparente surprise. Dans tous ces rendez-vous de divertissemens et de gaité, les esprits, secouant toute préoccupation sérieuse, se livrent aux plaisirs, aux pensées légères, aux doux entretiens, aux jouissances de l'amour-propre.

Souvent ces petites soirées ne sont que les préliminaires d'une autre soirée plus pompeuse et qui prend ostensiblement le titre de *fête*. On se rend à dix heures aux premières, à minuit aux secondes. A la première, on essaie l'effet de sa toilette; à la seconde, on vient en recueillir le triomphe. Cet hiver, surtout, les parures ont une variété de bizarrerie étonnante. Jamais les femmes n'ont été moins tributaires de la mode; on les adopte toutes.

Parmi les plus jolies toilettes de ces soirées brillantes, on a remarqué deux robes de bal portées par deux femmes également jeunes et élégantes: l'une, blanche, en tulle et crêpe, avait deux montans sur le devant formés par quatre losanges entièrement à jour qui laissaient voir à nu la robe de satin de dessous; ces losanges étaient faits de petits rouleaux de satin bordés extérieurement d'une petite blonde étroite; ils montaient jusqu'à la ceinture en amincissant, et descendaient tout-à-fait en bas de la jupe. Trois nœuds de laurier blanc-rosé les attachaient l'un à l'autre;

les tiges en étaient assujéties par d'autres rubans-gaze à carreaux blancs et roses, dont les bouts tombaient jusqu'au milieu des losanges; un *trou-trou* (petite blonde) bordait ces rubans de toutes parts. Le devant de la robe, entre les deux montans, était en tulle, et tout le reste en crêpe. La coiffure et le bouquet étaient de mêmes fleurs que les agrafes de la garniture. Tous les accessoires étant en harmonie avec cette jolie robe, en faisaient une charmante toilette.

Le style de l'autre robe était tout différent; style hardi, sévère, renouvelé du moyen-âge, emprunté à la cour du grand roi. C'était une étoffe fond blanc, très-épaisse, coupée en mille sens par une manière de ruban-satin étroit, formant, par ses contours, maints intervalles au milieu desquels se trouvait un bouquet de différentes couleurs, broché en soie très-brillante; l'effet de ces bouquets et rubans très-satinés, sur une étoffe mate, est surprenant. Le corsage était à pointes; une cordelière y était fixée, composée de toutes les couleurs qui entraient dans le broché de la robe; la jupe, tout unie, très-ample et formant de grands et larges plis. Ces charmantes robes ont fait sensation dans le bal où elles ont paru; les femmes les plus élégantes leur ont payé un tribut d'admiration, et ce ne fut pas sans intérêt qu'on apprit qu'elles avaient été faites chez Scribe et Brémard. Le goût parfait qui distingue cette maison; la nouveauté et l'élégance de tous les articles qui y sont confectionnés, renfermaient toute l'explication du succès obtenu par les deux jolies toilettes que nous avons citées.

— C'est une chose digne d'observation que les disparates qui existent dans les toilettes d'hommes et de femmes; mais c'est surtout au bal et dans les grandes réunions que ces différences apparaissent plus visibles.

Ainsi donc, vous voyez ici une femme en corsage de velours plein, vert, noir ou violet, coupé à la Sévigné, formant la

pointe par-devant, et orné d'une rosette sur le bout de cette pointe et sur chaque épaule; puis la jupe est en moire blanche toute unie, sans fleurs ni rubans. Les cheveux, séparés juste au milieu du front, sont aplatis et écartés de chaque côté, et retombent en nombreux tire-bouchons; Ils sont ornés d'une rosette de ruban et d'une grosse fleur. Cette tête carrée, ce buste séparé pour ainsi dire de la taille, rappellent entièrement le costume du tems de Louis XIV.

Là, au contraire, est une robe de blonde brodée, à riche volant autour du corsage et de la jupe, qui elle-même est en moire blanche ou rose. Des fleurs garnissent le bas de cette jupe, et les cheveux, relevés en pyramide et surmontés d'un camélia vacillant, sont encore entourés d'une guirlande qui, après avoir cintré en diadème sur le front, où les cheveux sont lissés et arrondis à la Ferronière, remonte vers la pyramide de cheveux tressés.

Cette merveilleuse coiffure a pour seul ornement dans les cheveux une longue plume blanche implantée dans les nattes nombreuses qui, enroulées, s'élèvent en cône au sommet de la tête.

Celle-ci, dont les cheveux crêpés forment deux grosses touffes sur les tempes, est coiffée à la grecque, par-derrrière, où une masse énorme de cheveux, vrais ou faux, sont disposés horizontalement et figurent un fût de colonne, d'où s'échappent de nombreuses boucles crêpées; autour de cet échafaudage tourne une branche de vigne à larges feuilles où se balance une grappe de raisin blanc.

Une autre a les cheveux nattés par-devant, et les nattes entourent et encadrent l'oreille de chaque côté, puis elles remontent vers le haut de la coiffure pyramidale que surmonte un bel oiseau de paradis, dont la queue flottante s'agite au-dessus de la tête comme le pavillon d'un navire.

Enfin, on voit dans le même bal un



bandeau d'or massif à la grecque, traversant le front; un rang de perles blanches, disposé à la turque, et se réunissant à d'autres rangs de perles cerclés autour du sommet de la coiffure; puis une petite couronne de fleurs compactes, appliquée sur le côté droit d'une haute colonne de cheveux nattés; ou bien deux grosses rosettes de satin ponceau retenant de chaque côté des tempes de longs cheveux en tire-bouchons, et par derrière, au sommet de la coiffure, comme au bas près de la nuque, une semblable rosette, mais à longs bouts flottans.

Pour le corsage, il en est de même. Ici des manches en berret, plissées à petits tuyaux réguliers; là des manches à grands plis plats. Tantôt un corsage juste et en accolade; tantôt un corsage drapé en gaze lisse, en tulle ou en filet; ou bien encore, un grand collet carré à pointe, en crêpe ou en moire, recouvre le corsage, et chaque pointe est retenue au milieu des manches par une triple rosette en gaze satinée, dont les quatre ou cinq bouts sont découpés en pointes ou arrondis.

La toilette des hommes est aussi bizarre. Ce beau jeune homme est en pantalon de cachemire blanc, gilet de moire blanche, chemise à jabot, cravate en satin blanc. Près de lui un autre est en pantalon noir collant, gilet de satin noir et cravate de velours noir plein. L'un a l'habit bleu à boutons d'or, l'autre le frac noir à l'anglaise. Celui-ci porte le collet carré, les larges revers croisés; celui-là, le collet arrondi et les revers factices à pointes aiguës.

La mode, à vrai dire, n'existe pas; chacun vise à l'originalité; on veut se faire remarquer, et l'on y réussit, soit avec une barbe pointue et sans favoris, à la Henri III; soit avec les gros favoris, le collier et la barbe demi-longue, à la Henri IV; soit enfin avec une seule royale ou long bouquet de barbe sous la lèvre inférieure, ou avec de longues moustaches qui couvrent presque entièrement la bouche.

Les cheveux sont aussi bizarrement disposés. Tantôt ils sont longs, coupés carrément sur le front, retombent et cachent les oreilles; tantôt séparés avec art sur le front, ils frisent en touffes de chaque côté. Je le répète, du bizarre, de l'extravagant, du singulier, de l'original, un désir d'arriver à l'extraordinaire, tel est le rapport des toilettes et des coiffures avec les têtes et les esprits.

CACHEMIRE DES INDES. — Rien de plus élégant et de plus varié que les cachemires qui se trouvent dans les magasins de M. HÉNOT, rue de Choiseul, n° 9. Nouvellement établi, mais avec une expérience pratique de plus de dix années, ce négociant, qui s'est voué exclusivement à ce genre de commerce, a réuni tout ce qui peut constituer un assortiment des plus distingués. On remarque dans la riche collection de ses cachemires, une supériorité marquée, luxe et beauté du travail; les prix sont cotés au taux le plus modéré. On nous saura gré, sans doute, de signaler à nos élégantes ces magasins dont la réputation s'accroît de jour en jour; M. HÉNOT jouira long-tems d'une faveur de vogue que doivent lui assurer ses constans efforts et un travail assidu.

La Conspiration de Cellamare,

PAR M. VATOUT.

Cette production, dont le succès est décidé, nous engage à en donner l'analyse.

Après la mort du roi, Louis-Philippe d'Orléans, s'appuyant sur son droit de naissance, fit casser le testament par les parlemens, qui lui décernèrent la régence et le commandement supérieur des troupes, ne réservant au duc du Maine que la surveillance de l'éducation de Louis XV.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, avait expressément renoncé à ses prétentions à la couronne de France; mais, en

sa qualité de proche parent du jeune roi, il pensait que la régence lui revenait de droit, et qu'il lui était loisible de la substituer à une personne de son choix, qui sans nul doute, eût été le duc du Maine. De là les instructions de Philippe V au prince de Cellamare, son ambassadeur près la cour de France, instructions qui enjoignaient surtout de sonder les vues de Louis XIV relativement à la régence; de là cette conspiration de Cellamare, conçue par le cardinal Alberoni au profit du duc du Maine, ou plutôt du parti que ce prince représentait.

C'est d'abord le vieux roi qui s'éteint au milieu de sa cour, sombre, austère et religieuse. Il meurt; tout change: les caveaux de Saint-Denis ne sont pas refermés, que Paris, Versailles, ont une physionomie toute nouvelle, toute jubilante, toute radieuse. Il n'a pas fallu plus de tems pour cela que pour décrocher les tentures funèbres de la chambre du mort.

Dans un accès de réaction contre ce siècle imposant et majestueux, on nargue l'étiquette, on chansonne *la vieille* de Saint-Cyr, on fait mieux, on casse le testament du grand roi, on efface son codicille, on se moque de ses dernières volontés, on refuse de reconnaître les droits du duc du Maine, *et le bâtard est tondu*, comme disait si drôlement Canillac.

Et puis le régent est si bon, si spirituel, si insouciant! ses impiétés sont si amusantes, si conformes au goût du jour, qui avait, pardieu! bien assez de cantiques, d'oraisons et de sermons, fussent-ils de Bossuet ou de Massillon! et puis encore d'Orléans est brave, il a fait ses preuves en Espagne, à Lérída, à Lérída où sous la tente, dans un bruyant et joyeux souper, entouré de ses officiers qui l'adoraient, il se brouilla avec la Maintenon, par l'énergique et malicieux toast qu'il porta à cette reine *in partibus*.

Aussi crie-t-on partout: « Vive le régent, qui va plutôt à l'Opéra qu'à la messe! Vive le régent! »

Puis, comme, en France surtout, il est toujours de bon air d'être mécontent, des mécontents se rassemblent autour de la duchesse du Maine, jolie, ardente, spirituelle, mais qui sait trop qu'elle a du sang des Condés dans les veines, car elle rêve une nouvelle Fronde sous les frais ombrages de Sceaux.

Pauvre petite duchesse, qui changerait si volontiers son titre de *reine des huit* pour celui de *régente de France*! Il faut la voir: quelle vivacité, quelle pétulance, quelle coquetterie! Il faut admirer ses délicieux manèges de femme pour circonvenir et faire s'expliquer le prince de Cellamare si grave et si gourmé. Il y a une scène charmante dans un bateau où elle est seule avec l'ambassadeur... Par un beau soir d'été, sur un lac frais et limpide, le bateau est conduit par un Laval. Après bien des attaques remplies de finesse et de grâce, le diplomate parle, promet l'appui de son maître, et la trame et congue; et tout cela au milieu des harmonies de l'orchestre, des cris des danseurs, de la joie de la foule qui se presse sous ces charmillles vertes étincelantes de mille lumières. Un projet de conspiration à bouleverser l'Europe qui se conclut entre un baiser et une espérance; il faut lire cela, car c'est vrai, c'est historique, et cela devait être ainsi avec le caractère enjoué et un peu libertin de la duchesse du Maine.

Mieux que cela encore: il faut voir de quelle façon ce Richelieu, ce roué si entraînant et si original, vient assister à une conférence secrète présidée par Cellamare et la duchesse, conférence où, à bien dire, il joue sa vie.

On entend des cris, des blasphèmes, des rires fous, et un laquais tout effaré annonce aux conjurés que tout est perdu; que la police, que la garde, que le guet enfoncent la porte... On se lève, on frémit, on pâlit; Cellamare seul garde son sérieux... On entre... La police, la garde, le guet, tout cela c'était Richelieu tout

seul, Richelieu en habit de muraille, sortant des bras de cette ravissante M^{me} Michelin..... Richelieu que les laquais ne voulaient pas laisser entrer, Richelieu qui vient de rosser les laquais, et qui, se précipitant au milieu de la grande réunion, débraillé, en désordre, la figure couverte de poudre, dit en riant aux éclats : « Pardieu ! madame, vos laquais sont d'impertinens drôles que je viens d'étriller... Mais à-propos, où en est la conspiration ? »

Alors le prince de Cellamare, stupéfait, se renferme dans son sérieux castillan. « Je vais vous lire le traité, monsieur le duc... dit-il d'une voix sévère à l'étourdi. — Du tout ! répond l'impétueux gentilhomme, j'aime bien mieux le signer dix fois que de l'entendre lire une. » Puis il signe sans vouloir en entendre davantage. Il signe un traité qui peut le conduire à l'échafaud, dit quelques fadeurs à la duchesse, et sort en prétextant que M^{me} la maréchale de Villars n'aime pas à attendre.

Secaux devenait le foyer, le centre de la conspiration. Le duc du Maine conspirait malgré lui et se consolait avec Lucrèce. Enfin tout allait peut-être réussir, lorsque le plus inouï des hasards vint renverser le fruit de tant de veilles et de tant de calculs.

Et comme si tout devait porter le cachet de cette époque si ricuse et si amusante, et si corrompue, la régence est sauvée par une entremetteuse, dans un mauvais lieu, par la Fillon, en un mot.

Où lisez, lisez, il y a encore, comme partout dans ce livre, un ravissant chapitre sur Marianne.

Marianne est la fille d'un vieux sergent qui a suivi le duc d'Orléans dans ses campagnes. « Il est régent, dit le soldat, il se souviendra de moi. Habille-toi, Marianne, donne-moi ton bras et viens au palais. »

Et le vieux homme tout cicatrisé, tout cassé, s'appuie sur le bras rond et blanc de Marianne, toute rose, toute fraîche, toute honteuse de voir le régent, et bais-

sant ses beaux yeux noirs sur son joli sein qui agite un fichu de linon.

Et on arrive au palais. Le prince accueille et reconnaît le vieux soldat, et promet une pension; mais la pension n'arrive pas, parce qu'un grand seigneur a trouvé Marianne fort jolie, et qu'il espère que ses vœux seront plutôt accueillis de Marianne pauvre et mendiante, que de Marianne ayant du pain et un abri. Il dépêche la Fillon, et d'embûches en embûches il possède la douce et naïve Marianne, qui, voyant qu'elle est déshonorée, demande à l'entremetteuse, comme une grâce, de rester chez elle. Et, par une singulière contradiction, Marianne reste pure dans ce lieu de débauche; on la cite à la cour comme une merveille; et un beau jour l'abbé Porto-Carrero, secrétaire de Cellamare, y amène un jeune Espagnol, aussi secrétaire d'ambassade. Marianne le voit et en est éprise. Les rendez-vous se succèdent; mais une fois Marianne attend toute une nuit son amant qui ne vient pas. Enfin, au point du jour, il arrive, pâle, défait. La jalousie de Marianne s'éveille; elle pleure, elle gémit. Enfin, pour la calmer, le jeune diplomate lui avoue que le prince de Cellamare ayant des dépêches du plus haut intérêt à faire copier, puisqu'il s'agissait d'attaquer la régence, l'avait retenu dans son cabinet toute la nuit. Marianne le croit et oublie ses soupçons.

Mais les amans n'étaient pas seuls: la Fillon écoutait à la porte. Elle court chez Dubois qu'elle connaissait de longue-main, et la conspiration est découverte, les conspirateurs arrêtés, et...

Somme toute, cet ouvrage peut répondre à deux espèces d'esprits bien distincts. Aux esprits sérieux, il offrira une suite de preuves et de faits historiques de la plus haute portée, et qui éclairent des questions restées jusqu'ici dans l'obscurité la plus complète. Aux esprits frivoles, il offrira tout le piquant, le merveilleux d'un roman.

ANTIQUITÉS DE NIMES.

J'ai vu à loisir et dans tout le bonheur d'un curieux d'antiquités, novice dans ses jouissances, ce grand squelette d'un amphithéâtre qui dut être le plus noble et le plus gracieux de la vieille Gaule. L'amphithéâtre de Nîmes est beau de nuit, par un clair de lune, quand son fantôme circulaire, seul au milieu d'une grande place blanche, reçoit sans les refléter, sur ses larges pierres noires, les rayons de *l'astre des morts*. — J'ai gravi et descendu cette espèce de montagne de pierres, toute creusée et voûtée dessous, car il n'y a pas de nom plus juste pour peindre un amphithéâtre romain dépouillé de ses gradins, où les voûtes qui les supportaient sont encore debout, et où ce qui les couvre n'est qu'une croûte de pierres éraillées et labourées par le tems. J'ai parcouru toutes ces galeries sonores qui ont supporté tour-à-tour les spectateurs des fêtes impériales, et les gradins puissans où ils s'asseyaient. J'ai voulu aussi entrer par l'entrée des gladiateurs et des panthères, et j'ai pu me figurer la stupeur et l'éblouissement que devaient sentir ces pauvres bêtes des contrées brûlantes, quand, après une nuit passée dans une cage de fer et sous une voûte souterraine, elles arrivaient au grand jour de l'amphithéâtre et qu'en trois bonds elles franchissaient tout l'espace que la liberté venait de leur rendre.

L'architecture vraiment romaine prit la taille de la nation et les proportions de son histoire. A mesure que les destinées de Rome se lièrent à celles du monde, et que le cercle s'élargit pour recevoir et absorber les nations, son architecture grandit, mais d'une grandeur matérielle, et il fallut qu'elle rebâtît plusieurs fois son Capitole pour que l'édifice fût toujours en harmonie avec son nom.

Dans les amphithéâtres romains, il n'était pas rare que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui crevait sur l'amphithéâtre, d'une

brise froide qui glissait le long des gradins et faisait greloter sous sa tunique courte le peuple-roi, et sous leurs vêtements de pourpre les nobles spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu. Quarante mille spectateurs se levaient spontanément, rentraient dans les galeries par d'innombrables vomitoires, et s'y abritait contre l'orage. Tout le bruit avait passé de l'enceinte dans les galeries. L'orage ne trouvait pas à mouiller une seule tête de ces quarante mille têtes, et dans ce monument qui paraissait vide, s'agitait tout un monde. L'eau tombant avec force sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par d'innombrables rigoles dans les acqueducs souterrains. Quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient les gradins; le sable de l'arène buvait la pluie : les quarante mille spectateurs qui grondaient tout-à-l'heure dans l'intérieur de l'immense fourmilière, reparaissaient tous à-la-fois, et sans confusion par tous les vomitoires. Venaient d'abord toutes les têtes, puis tous les corps; et les gradins, garnis de nouveau, battaient des mains à la rentrée des acteurs, hommes ou bêtes.

Un jour d'hiver, on jouait devant Domitien le drame d'Orphée attirant les ours et les lions au son de sa lyre. Celui qui faisait Orphée était un pauvre esclave, condamné à mort pour vol d'objets sacrés, en vertu de la loi du sacrilège du tems. On l'avait affublé d'un costume de prêtre grec, et il était au milieu de l'arène, assis au pied d'un arbre, dans une forêt transportée à bras, tenant d'une main défaillante une lyre de théâtre, qui tombait sur ses genoux, et sur laquelle le peuple lui criait de promener ses doigts; qu'à ce prix il aurait sa grâce. A ces cris d'encouragement le malheureux ne répondait que par des regards éteints qu'il portait tour-à-tour sur l'empereur et sur le peuple, les deux puissances qui avaient le droit de vie et de mort, mais qui par malheur étaient d'accord en ce moment sur le

plaisir piquant qu'il y aurait à éprouver si les ours et les lions de l'arène s'arrêtaient devant un condamné à mort déguisé en Orphée, et tenant pour la première fois dans sa main une lyre de théâtre. Le tems était sombre et chargé de nuages; le vent du Rhodope et du haut Pangée soufflait alors évidemment; les arbres de l'arène étaient de grands pins immobiles et lourds; c'était le climat de la Scythie : rien ne manquait à l'illusion, rien qu'un Orphée assez courageux pour se laisser déchirer par les lions et pour faire rougir les soixante mille lâches, y compris l'empereur, qui étaient venus le voir mourir. Tout-à-coup le ciel se détendit : une neige épaisse et glacée couvrit en un moment l'amphithéâtre. Le peuple se leva pour se mettre à l'abri sous les galeries; mais l'empereur ordonna qu'il restât, et il resta. Mettons du moins nos surtous, dit le peuple. — Mais l'empereur ne voulut pas que le peuple mit ses surtous, et il ne les mit pas. Quant à lui, César, il se fit apporter le riche et chaud manteau de guerre qu'il s'était fait faire pour sa campagne contre les Daces, et deux affranchis l'en couvrirent aux applaudissemens de toute la foule. « Le ciel a voulu être de moitié dans les plaisirs de César, » murmurèrent les spectateurs privilégiés des quatorze gradins, lesquels n'avaient pas été si sots que le peuple, et ne s'étaient pas exposés à trouver qu'il faisait froid, avant l'agrément de César. Domitien pensa en effet que cette neige pouvait bien être une galanterie de son Jupiter; et le drame d'Orphée, qui avait été suspendu par le bruissement populaire, recommença au signal de César, avec le délicieux assaisonnement d'une neige qui n'était pas de papier, tombant sur une forêt qui n'était pas de carton, dans un drame d'Orphée adoucissant les ours de la Scythie.

L'esclave, qui avait eu une lueur d'espoir et qui venait de prendre une pose de joueur de lyre, laissa retomber sa tête et sa lyre. Il avait été un moment plus fa-

vorisé que l'empereur et que le peuple, car la neige qui tombait sur la foule, s'arrêtait aux branches du pin sous lequel on l'avait traîné, et pas un flocon ne tranchait sur sa robe de prêtre d'un blanc jaune, débris de la fripperie de quelque sacerdoce habillé à neuf. Mais il avait un froid que ne sentaient ni le peuple ni le perforeur de monstres. Les lions et les ours, qu'on excitait à coups de pique dans leurs cages de fer, apparemment pour qu'il y eût plus de mérite à les adoucir au pauvre Orphée travesti, rugissaient aux deux bouts de l'arène, à quelques pas de lui. Enfin, on les lâcha.

C'est Martial, le poète historiographe des plaisirs de Domitien, qui fut chargé de ce récit.

Album.

L'Opéra est toujours brillant, particulièrement les vendredis, où il semble que les femmes à la mode se soient donné rendez-vous. C'est alors que la salle peut offrir aux étrangers une véritable idée des sociétés de Paris. On peut y passer en revue toute la haute société du jour. Avant d'aller aux fêtes ou aux soirées, les femmes viennent à l'Opéra faire une brillante et courte apparition dans leur loge. Du reste, c'est toujours *la Tentation*, *la Sylphide*, *Robert-le-Diable* et *la Muette*, en attendant une célèbre nouveauté dont le succès se prépare à petit bruit.

— Les bals de l'Opéra ont repris sans luxe, sans éclat, mais aussi sans désordre. Ceux qui ont eu lieu étaient assez nombreux, mais rien de plus. Définitivement c'est une mode éteinte.

— Les bals des Variétés sont très-amusans pour les jeunes gens. On y trouve de très-jolies femmes élégamment costumées, ayant des tournures enchanteresses. Beau-

coup d'artistes, de militaires, d'étrangers, et beaucoup aussi de jeunes habitués des grands salons de Paris, qui viennent y faire quelques *tours de salle, en passant*.

— Les spectacles sont suivis avec ardeur. M^{lle} Grisi a un auditoire tout à elle, aux Italiens, tandis que M^{lle} Smithson séduit par son éloquent pathétique tous les spectateurs du Théâtre Anglais. Quant aux théâtres français, c'est, sans contredit, celui de la Porte Saint-Martin qui attire le plus de monde, depuis l'apparition de *Lucrece Borgia*.

— Pendant les jours gras il y a eu force bals costumés. Les progrès de ce genre de plaisir sont tels, que l'on peut penser que le carnaval de Paris commencera désormais ses déguisemens en même tems que l'hiver et se prolongera comme le carnaval de Venise.

On a vendu dernièrement, dans l'hôtel occupé par les saint-simoniens, rue de Monsigny, ancien bureau du *Globe*, le riche mobilier de cet établissement, qui était le chef-lieu de tout l'ordre et le noviciat de ces nouveaux apôtres. Une quarantaine de couchettes de lit, toutes semblables, et d'une forme élégante, ont surtout attiré l'attention des acheteurs. Les glaces, les consoles, les cheminées, les candelabres, les tables, les commodes et autres ameublemens répondaient à l'idée qu'on doit se faire des recherches tout-à-fait philosophiques d'une secte qui se proposait de réhabiliter la manière de sanctifier la volupté.

Malheureusement, ceux qui ont payé de leur argent l'exploitation de cette haute morale, sont loin de trouver leur compte dans la vente de ses produits. Ceux qui ont donné jusqu'à 20,000 fr. pour voir

leur capacité employée à cirer les bottes, réduits aujourd'hui à rentrer dans la société et à s'abaisser à des fonctions moins honorantes, puisqu'elles ne sont pas saint-simoniennes, ont calculé tristement les résultats de la vente du mobilier des frères. Il ne s'y trouve pas seulement de quoi payer le loyer de l'hôtel qui était, dit-on, de 30,000 fr. Or, on sait que, lorsqu'il y a saisié, le propriétaire a privilège et se fait payer avant tous les autres créanciers.

— A Macornay (Jura), un vigneron, travaillant à provigner une vigne, lieu dit Eau Marine, appartenant à M. Genevay, trouva une large pierre d'une longueur de six à sept pieds, qui en recouvrait deux autres semblables placées latéralement sur une quatrième de même grandeur. Après avoir enlevé la première, il fut fort surpris d'y trouver le squelette très-bien conservé d'un homme qui paraît avoir été d'une taille peu commune. La pierre tumulaire sur laquelle il reposait était légèrement inclinée, et sa tête tournée vers le soleil levant. A ses côtés, une épée que la rouille avait rendue méconnaissable, une large boucle en fer massif, damasquinée en argent ciselé, et qui paraît avoir servi à retenir le ceinturon où l'épée était attachée; enfin un large anneau d'or entourant encore la phalange du doigt du cadavre, annoncent suffisamment qu'un guerrier gaulois ou romain, mort sur le champ de bataille, a trouvé là son lit d'honneur et de repos.

A ce Numéro est jointe la planche 953.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra
 Coiffure exécutée par M^{lle} Croizat et ornemens en rubans du M^{me} de M^{me} Croizat rue de
 l'Odéon N^o. 31. Robe en Crêpe ou étoffe de soie. Mantille en blonde ou en dentelle noire.
 façon de M^{me} Céline-Martin place Vendôme. Cordelière en Perles des M^{mes} de
 M^{lle} Bourguignon passage de l'Opéra.



Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.^º près le passage de l'Opéra
 Coiffure exécutée par M.^{lle} Harosse rue neuve des Mathurins N.º 31. ornée de rubans
 des M.^{mes} de M.^{lle} Cartier 13.^{ème} des Italiens N.º 2. et de pierriers des M.^{mes} de M.^{lle}
 Bourguignon passage de l'Opéra Robe en crêpe et application de Velours
 des M.^{mes} de la Providence rue de Richelieu N.º 93 facon de M.^{me} Hachex.
 Gerville rue S.^{te} Anne N.º 14.





Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
Négligé de Printemps.
Des Mains de M^{re} Schwartz rue d'Amboise

O

trav

depu

de t

celle

aux

dési

amp

quel

où

mod

enco

ville

dern

l'on

déta

N

mon

auto

coll

d'on

en f

coll